son produit net, et comme le revenu national est l'ensemble des revenus particuliers, le produit net total est la somme des produits nets individuels. Or, ce produit net, total ou général, comprend l'ensemble des valeurs annuellement produites, et correspond au produit brut, comme l'entendait J.-B. Say[1].

[1] Voy. J.-B. Say, *Epitome*, t. III de ses *Œuvres* dans la *Collection des principaux économistes;* — Storch, *Cours*, t. V, p. 411; — Rossi, *Cours*, t. II, 2e leçon; — A. Clément, article PRODUIT NET, *Dict. d'économie politique.*

CINQUIÈME PARTIE

CONSOMMATION OU EMPLOI DE LA RICHESSE

Il était impossible de parler de la Production sans faire intervenir le phénomène de la Consommation, qui s'y lie naturellement, puisque pour produire la Richesse, il faut en employer ou en consommer. C'est ainsi que nous avons eu besoin de nous servir du terme de Consommation, et que nous avons dû en expliquer le sens en développant les fonctions du Capital (115).

Dans les chapitres suivants, nous précisons tout à fait la nature de la CONSOMMATION *en général et de quelques consommations spéciales : celles des oisifs, des Pauvres, etc. — Nous exposons la loi fondamentale de la Consommation, ainsi que le rôle du Producteur et du Consommateur, ce qui complète la théorie des Échanges et des Débouchés. — Nous parlons ensuite des* CONSOMMATIONS PRIVÉES, *à propos desquelles surgissent les questions du Luxe, de la Prodigalité, de l'Économie, de l'Absentéisme, etc. — Nous terminons par des considérations sur les* CONSOMMATIONS PUBLIQUES.

CHAP. XXXIV. — LA CONSOMMATION EN GÉNÉRAL

I. Nature de la Consommation. — Classification des consommations. — II. Limite de la Consommation. — III. Rapport de la Consommation avec la Production. — Producteur et Consommateur. — Importance du consommateur.

§ 1. Nature de la Consommation et classification des Consommations.

812. Nous avons dit au début de ce cours que par **Consommation** il faut entendre (31, note) *l'usage, l'emploi* de l'Utilité qui réside dans les produits; — or, faire usage des produits, les employer, c'est transformer leur utilité et la valeur qui en résulte, ou l'altérer, ou bien encore la détruire totalement. Car, de même que produire, ce n'est pas créer la matière, mais la

disposer pour lui donner de l'utilité, — *consommer, ce n'est pas détruire* la matière (chose aussi impossible que de la créer); c'est transformer ou détruire les qualités qui rendent cette matière utile et échangeable. Donc, l'importance de la consommation ne doit pas tant s'évaluer par la *quantité* ou la dimension de la matière que par la somme d'*utilités* et de *valeurs* qu'elle représente.

813. Tout ce qui est produit est destiné à la consommation; et, en effet, pourquoi mettrait-on un prix, pourquoi accorderait-on de la valeur à une chose qui serait sans emploi? La *consommation est l'unique but, le terme de la production*, — et tout produit est consommé, c'est-à-dire qu'on jouit de son utilité et qu'on se trouve ainsi récompensé de la peine qu'on s'est donnée pour le produire; car, si le producteur ne consomme pas lui-même le produit qu'il a créé, le travail qu'il a fait, il consomme le produit ou le service qu'il a reçu en échange.

814. La lenteur ou la rapidité avec laquelle s'opèrent les consommations ne changent pas leur nature; le bijou qui dure des siècles, l'habit qui dure des années, le fruit ou le produit immatériel qui ne durent qu'un instant, perdent leur valeur d'une manière plus ou moins rapide, mais pourtant analogue.

Il y a encore à considérer que la consommation, l'usage, l'emploi ou l'application à la satisfaction des besoins et des plaisirs s'effectue au moyen des cinq sens : un air de musique se consomme par l'oreille, un tableau par les yeux. L'effet intellectuel et moral est ultérieur. Il faut encore considérer que, dans bien des cas (celui du tableau, par exemple), le phénomène de destruction ne s'accomplit pas simultanément avec le phénomène de consommation.

815. On doit comprendre dans les consommations les produits exportés; car l'exportation les met dans le cas des matières premières, que l'on emploie pour la confection d'autres produits. De même, si l'on évalue les productions d'un pays, il faut tenir compte de ses importations.

816. *Classification des consommations.* — Les consommations ont été classées par rapport au *but* qu'on se propose et au *dédommagement* qu'on en retire.

J.-B. Say a appelé *Consommations improductives* ou *stériles* celles qui ont pour objet la satisfaction des besoins personnels, et *Consommations reproductives* celles qui sont consacrées à la production d'une richesse égale ou supérieure à la valeur consommée, et qui constituent un véritable échange dans lequel on donne des richesses acquises, ou les services des instruments de travail (terre, travail ou capital), pour obtenir de nouvelles richesses (65).

On a moins justement dit, d'après lui, *consommations productives*, de celles qui ont un but industriel de production, d'utilité rationnelle, d'avantage obtenu.

J.-B. Say ne s'est pas mépris sur la valeur des premières expressions; il avait parfaitement saisi qu'une consommation qui satisfait nos besoins n'est ni improductive ni stérile, puisqu'elle conserve la vie, la santé et les forces; il ne les employait que faute de mieux. Il n'y a pas de reproche à faire à l'expression de « reproductive », supérieure à celle de « productive ». Mais l'autre, celle « d'improductive », est tout à fait vicieuse, et elle ne nous semble pas avoir été heureusement remplacée [1].

Nous aurons fait cesser la confusion produite par ces deux expressions de *productive* et d'*improductive*, en donnant, avec J.-B. Say, le nom de consommation *reproductive* à celle qui concourt à la reproduction d'une valeur égale, en renonçant à celle d'*improductive*, vraiment impropre, sujette à confusion, à moins qu'il ne s'agisse d'une consommation absolument improductive, — et en y substituant celle de *non reproductive*, qui n'exclut pas l'idée de l'entretien des travailleurs, que Senior n'assimile que très difficilement à l'emploi du capital dans la production. — Senior propose d'appeler productives les consommations destinées à l'entretien des producteurs, et improductives seulement celles qui n'ont pas cet objet. — Mais il est bien difficile d'établir les limites de cet entretien et de distinguer le superflu du nécessaire.

Il y a donc lieu, selon nous, de distinguer :

La consommation *reproductive*, ou consommation *industrielle* dans la production;

La consommation *non reproductive*, ou consommation *individuelle*, ou *personnelle*, pour l'entretien de l'individu et de la famille;

[1] Ni par celle de consommation *destructive*, que propose Dutens (*Philos. de l'écon. polit.*, 1835), ni par celles de consommation *usagère*, de consommation de *jouissances*, employées par M. A.-E. Cherbuliez (*Traité de la Science économique*, 1862).

La consommation *improductive,* c'est-à-dire absolument improductive, soit au point de vue industriel, soit au point du vue individuel.

Cette simple modification de nomenclature abrège beaucoup les explications et simplifie les discussions.

Il y a lieu, d'autre part, de classer les consommations :

En consommations *privées* et en consommations *publiques;* — lesquelles peuvent être reproductives, non reproductives, productives, ou tout à fait improductives.

On peut encore distinguer les consommations *immorales,* et les consommations *nuisibles.*

De certaines consommations sont aussi dites de *luxe,* expression que nous cherchons à préciser plus loin, au chapitre suivant, §§ 3 et 4.

817. Au sujet de la classification des consommations, Mac-Culloch fait observer qu'on a obscurci la question en considérant l'espèce de consommation effectuée, tandis qu'il faudrait plutôt en considérer les résultats. « Évidemment, dit-il, il ne suffit pas, pour prouver qu'on a employé productivement une certaine quantité de richesse, de dire qu'elle a été dépensée pour l'amélioration du sol, pour creuser un canal, etc., car cette richesse peut avoir été appliquée sans discernement, ou de telle façon qu'elle ne puisse être reproduite; et d'un autre côté, il ne suffit pas, pour prouver qu'une certaine quantité de richesse a été employée d'une façon improductive, de dire qu'elle a été dépensée en équipages et en plaisirs; car le désir de se livrer à ces dépenses peut avoir donné lieu primitivement à la production de la richesse, et le désir de se livrer à des dépenses du même genre peut donner lieu, par suite, à la production d'une quantité de richesse encore plus considérable. Si donc nous voulons arriver à une conclusion exacte sur de pareilles questions, nous devons examiner avec soin, non pas seulement les résultats immédiats, mais les résultats éloignés de la dépense; affirmant qu'elle est productive lorsqu'elle donne lieu, par son action directe ou indirecte, à la reproduction d'une somme identique ou plus considérable de richesse, et improductive lorsqu'elle n'est pas complètement remplacée [1] ».

La première partie de cette remarque me paraît fort judicieuse.

[1] *Princ. d'écon. polit.*, 4e édit., t. II, traduction de A. Planche.

Je n'en puis dire autant de la seconde. Les dépenses pour plaisirs peuvent avoir les résultats que suppose Mac-Culloch; mais on ferait certainement confusion en les classant parmi les reproductives. Si elles ne sont pas tout à fait improductives, on peut dire assurément qu'elles sont de la catégorie des non-reproductives pour celui qui les fait.

Ajoutons qu'en faisant entrer dans ces appréciations les résultats éloignés et *indirects* d'une dépense, comme le dit Mac-Culloch, la question ne se trouve pas éclaircie.

818. Le mot de *Consommation* a été critiqué comme trop vulgaire ou trop entaché de matérialité, et on a proposé, pour le remplacer, des synonymes tels que *Utilisation* [1], *Permutation* [2], *Transformation* [3]; mais, outre qu'il y a toujours des inconvénients à remplacer un terme généralement accepté par un plus nouveau, ces expressions ne sont pas à l'abri de toute critique.

Transformation ne pourrait s'appliquer qu'à la consommation reproductive; Utilisation ne comprendrait pas la consommation purement improductive, et Permutation ne dit pas assez en français l'emploi et l'usage des choses; mais, puisque nous venons de répéter ces mots d'*emploi* et d'*usage*, faisons remarquer que ce sont là des expressions du langage ordinaire qui traduisent encore assez bien la signification scientifique de consommation. Senior l'a dit avec raison : « On améliorerait de beaucoup le langage de la science économique, si l'on pouvait substituer l'expression de *faire usage* à celle de *consommer* [4] ». Mac-Culloch dit de son côté : « La consommation, d'après le sens où le mot est employé dans la science économique, est synonyme d'usage [5] ».

En résumé, il y a donc lieu de conserver le mot général de Consommation, qui donne celui de *Consommateur,* à peu près impossible à remplacer; mais il y a profit à se servir, si on le fait avec discernement, des appellations que nous venons de reproduire, les unes et les autres pouvant, dans diverses circonstances données, éclaircir la discussion.

[1] Robert Guyard, dans son *Essai de ploutonomie,* in-8, 1841.
[2] M. Scialoja, *Trattato elementare*, in-8, 1848.
[3] M. A. Clément (notes inédites).
[4] *Princ. fondamentaux tirés des leçons de N. Senior*, par le comte Jean Arrivabene, p. 296.
[5] *Principes*, 4e édit., traduits par A. Planche, 2e vol., p. 228.

§ 2. Loi statistique de la Consommation. — Limite de la Consommation.

819. La consommation n'est pas, comme l'a dit Sismondi quand il a voulu faire une objection aux machines, une quantité fixe et arrêtée; — elle est, au contraire, élastique comme les Besoins de l'homme (5), et ceux-ci n'ont, à vrai dire, de limites que les moyens de les satisfaire. Or, ces moyens, une fois donnés, satisfont d'autant plus de besoins, *commandent*, comme disent les Anglais, d'autant plus de produits, que le prix de ces produits est moins élevé.

Ce phénomène n'a pas besoin d'explication; il tient à ce que le bas prix des Produits et des Services permet les consommations des classes les plus pauvres, qui sont de beaucoup les plus nombreuses. En effet, comme le faisait déjà remarquer Adam Smith, la presque totalité du capital (circulant) de chaque pays se distribue à ses classes sous forme de salaires; et elles dépensent de plus les revenus de leurs petits capitaux, qui forment une portion très importante du revenu annuel.

Ce fait étant général et constant, on en tire ce principe : que la *Consommation augmente à mesure que le prix des choses diminue*, et récipoquement (66, 335, 384).

Or, l'augmentation de la consommation, c'est, nous avons eu occasion de le dire plus d'une fois, l'accroissement de l'aisance, de la satisfaction, de la moralité et de la tranquillité des populations.

Ce principe, incontestable quand on observe les faits, J.-B. Say l'a représenté graphiquement au moyen d'une pyramide.

Supposons que cette pyramide figure l'ensemble des fortunes et qu'une échelle à côté représente les prix successifs des produits de 0 à 125. On voit que, lorsque les produits ne coûtent rien ou 0, toutes les fortunes représentées par la base de la pyramide peuvent se les procurer; qu'à un certain prix (100 francs, par exemple), un très petit nombre d'individus, formant le sommet, peuvent seuls les acheter; et enfin qu'à 125 francs ils ne sont plus à la portée de personne, ou, ce qui revient au même, que tous les hommes renoncent à les acheter.

On peut faire représenter à la pyramide l'ensemble des choses dont une famille a besoin. Au prix de 0, cette famille pourra

contenter tous ses désirs; à 100, elle n'en contentera plus qu'un très petit nombre; au-dessus de 100, elle n'en pourra plus satisfaire aucun.

Chaque section de la pyramide peut aussi représenter la portion de fortune que chaque particulier peut et veut consacrer à l'acquisition d'un produit qui s'élève à un prix déterminé.

Ces chiffres sont arbitraires; mais il est facile de les remplacer par des données réelles. La forme de la pyramide elle-même devrait être modifiée, pour qu'elle pût s'adapter à toutes les sociétés; il la faudrait surbaissée pour un pays où les grandes fortunes seraient rares; il la faudrait bombée sur les côtés pour un pays où les fortunes moyennes seraient les plus nombreuses.

820. On peut citer à l'appui de cette loi de nombreux exemples. La plupart des produits n'ont été consommés en quantités notables qu'au fur et à mesure que l'industrie a pu les produire à bon marché. Mais les expériences les mieux constatées et qu'on peut le mieux traduire en chiffres, sont celles qui ont été faites en Angleterre, où l'on a vu progresser la consommation toutes les fois que, par d'intelligentes réformes, les taxes qui renchérissaient certains produits ont été diminuées. Les choses se sont passées de même lors des réformes provoquées par Huskisson (1825); plus tard, à l'occasion de la réforme postale, et tout dernièrement, après les nombreuses et importantes réformes auxquelles Richard Cobden et les ardents Ligueurs de Manchester, d'une part, et Robert Peel, d'autre part (673), ont attaché leur nom ».

[1] La consommation du café était, en Angleterre, de 7 à 8 millions de livres par an, de 1820 à 1824; les droits ayant été réduits de moitié, cette consommation avait plus que doublé (17 millions) deux ans après, en 1827. Elle avait triplé six ans après, et s'élevait à près de 23 millions de livres en 1830. De nouvelles réductions de droits, en 1842 et en 1851, ont produit des effets analogues. La consommation était, de 1835 à 1839, de 25 millions de livres par an et, de 1849 à 1853, de 34 millions de livres...

La consommation de l'eau-de-vie était, en 1845, de 1 million de gallons environ; en 1846, les droits ayant été réduits de 22 schellings 10 deniers à 15 schellings, qui sont encore un droit prohibitif, la consommation avait presque doublé en sept ans; elle était de 1,925,000 gallons en 1852.

Les droits sur les laines ayant été supprimés en 1844, la consommation a plus que doublé en dix ans, de 46 millions de livres en 1843 à 97 millions en 1853.

Avant la réforme postale dont M. Rowland Hill a été le promoteur en Angleterre, c'est-à-dire lorsque le port moyen d'une lettre coûtait 85 centimes, le nombre de lettres transportées s'élevait à 82,400,000 lettres; après la réforme, c'est-à-dire lorsque le port des lettres n'a plus coûté que 10 centimes, le nombre des lettres a succcessivement doublé, triplé, quadruplé, quintuplé, décuplé.

821. Nous venons de dire que la consommation est extensible comme les Besoins, qui sont, pour ainsi dire, indéfinis, et qu'elle n'est arrêtée que par les moyens de satisfaire ces besoins, c'est-à-dire par l'élévation du prix des choses.

J.-B. Say assigne quatre causes à la cherté des produits, qui limite leur consommation, ferme les débouchés, et nuit, par conséquent, à la production, savoir : — le manque de civilisation ; — le retard de l'industrie ; — les mauvais règlements administratifs ; — l'excès de population.

Là où il n'y a pas de civilisation, il n'y a pas de besoins, et alors personne ne fait de sacrifices pour acheter les produits et les services capables de les satisfaire, et qui sont toujours trop chers.

Dire que l'industrie est en retard, c'est dire que le travail n'est pas bien divisé ; — que les Machines sont peu employées ; — que le Capital est rare ou inactif ; — que la circulation est lente ou que le crédit n'existe pas ; — c'est dire que les produits sont obtenus à grands frais. Les exemples abondent à l'appui de cette assertion. Voyez ce qui a été dit à propos des Machines (chap. XIII) et des Débouchés (chap. XV). Considérez aussi ce qui se passe sous nos yeux par suite du développement des voies de communication : avec un bon système de voitures, le nombre des voyageurs a bientôt décuplé ; avec les rails et la vapeur, l'augmentation n'est plus commensurable.

Règlement est synonyme d'entrave ou d'obstacle (formalité, impôt, perte de temps, etc.), et entrave ou obstacle sont synonymes de Cherté. Ceci résulte de ce qui a été exposé au chapitre XVI, § 6, sur les Prix, et au chapitre VIII, sur les obstacles à la libre concurrence.

Enfin, il est évident que, si la Population est en excès, elle épuise les denrées qui sont à un prix modéré, et qu'elle est ensuite obligée de s'en procurer à des prix élevés, auxquels même elle ne peut plus atteindre. On pourrait objecter qu'un excès de population amène un excès de demandes capables d'activer et de

Il était de 82 millions en 1839, avant la réduction, de 168 millions en 1840, après la réforme, de 271 en 1845, de 347 en 1850, de 443 en 1854, de 478 en 1856, de 504 en 1857, de 863 en 1870.

La télégraphie a donné des résultats analogues. On expédiait en 1861, en France, 734,000 dépêches ; la taxe ayant été réduite des deux tiers pour 1862, le nombre des dépêches avait doublé dans l'année même (1,291,000) ; il était de 1,943,000 en 1865.

stimuler la production ; mais il faut considérer que la demande, pour être réelle, doit venir d'une population en état d'acheter ce qui lui est nécessaire avec son revenu, et qui, dans ce cas, n'est pas en excès [1].

822. En résumé, le *progrès de la consommation* est lié au progrès de la civilisation en général, aux perfectionnements de l'industrie, au libéralisme des règlements administratifs, à l'aisance de la population, prévoyante dans sa reproduction.

§ 3. Rapport de la Consommation avec la production. — Producteur et Consommateur. — Importance du Consommateur.

823. La consommation étant le but et le terme de la production, il y a naturellement un rapport intime entre ces deux grands phénomènes sociaux et entre les deux branches de la science auxquelles ils donnent lieu.

L'intelligence de ce rapport et de l'influence réciproque de la production et de la consommation découle des considérations présentées sur les Besoins, sur les moyens économiques de production (Échanges, Machines, Division de travail, etc.), sur les Prix, les Débouchés et les Limites de la production (365).

La balance des productions et des consommations a préoccupé les économistes au commencement de ce siècle, par suite des crises survenues avec le développement industriel et commercial, après la paix de 1815. Sismondi, ne se rendant pas un compte exact du débouché progressif qu'offre la consommation, signalait le danger d'une production croissante et recherchait les moyens d'établir, par des mesures législatives, la balance normale et rationnelle entre la production et la consommation. J.-B. Say le réfutait victorieusement (358) par l'ensemble des arguments qui constituent la doctrine des débouchés [2].

824. La production en général, nous l'avons dit (365), a pour limites naturelles la consommation, c'est-à-dire les limites de la consommation. Les limites de la consommation sont les *besoins*

[1] Voy. *Questions de population*, 2e édit., in-18.

[2] Voy. les *Nouv. Princ.* de Sismondi, les *Principes* de Malthus, le *Traité* et le *Cours* de Say, les *Principes* de Ricardo. « J.-B. Say, a dit Rossi, faisait preuve à la fois de fermeté et de sagacité en soutenant hardiment ses principes au milieu des crises commerciales les plus violentes, et lorsque le public se trouvait secondé dans ses préjugés et ses erreurs par des hommes aussi illustres que les Malthus et les Sismondi ».

de la société et les *moyens* que la société a de satisfaire ces besoins. Les besoins surgissent facilement, et les moyens sont la production elle-même. Or, comme nous avons vu (353) que les produits s'achètent avec des produits, c'est la production générale qui développe les productions spéciales, lesquelles constituent la production générale ; il s'ensuit que *la consommation est limitée par la production.* Quant à la Balance, elle s'établit d'elle-même. Il est impossible que la consommation dépasse la production ; il est également impossible que la production puisse se développer d'une manière continue au-delà des limites de la consommation, car les baisses de prix, les méventes, avertissent les producteurs, dont l'action multiple ne tarde pas à ralentir la production, avec bien plus d'intelligence et d'à-propos que ne le sauraient faire les pouvoirs publics, qui ne sont pas les véritables intéressés, et qui ne sont pas bien placés pour juger des choses.

825. Au point de vue des consommations privées des familles, c'est de la balance qui s'établit entre la consommation et la reproduction que dépend la prospérité ou la décadence. C'est par l'excès de la richesse produite sur la Richesse consommée que s'accroissent les capitaux, c'est-à-dire les moyens de travail, ou mieux encore l'aisance des populations ou le nombre des hommes mieux pourvus de toutes les choses nécessaires à la vie physique, intellectuelle et morale. — Nous allons voir dans le chapitre suivant quelles règles on peut donner à cet égard.

De ce que la consommation provoque la production, de ce que plus on consomme plus on peut produire, de ce que plus on produit plus on est riche, on a conclu que, pour enrichir un pays en général et les individus en particulier, il suffisait de développer la consommation et, par conséquent, le luxe. — Il y a là un sophisme. La consommation est le but de la production ; elle en est l'excitant et le débouché ; mais elle n'en est pas la cause efficiente. Ce n'est pas en consommant que l'on fait naître et que l'on multiplie les moyens de produire. C'est l'épargne qui favorise réellement la production et lui permet de s'accroître. L'erreur que nous signalons est également combattue dans le chapitre suivant.

826. Les intérêts du producteur et du consommateur sont souvent invoqués dans les discussions économiques. La science dit, avec Adam Smith, *qu'on ne doit jamais s'occuper de l'intérêt du producteur qu'autant seulement qu'il le faut pour favoriser* **l'intérêt du consommateur.** — Il émet cette maxime fondamentale comme évidente par elle-même[1], et il se borne à la jeter incidemment dans la discussion du système mercantile. — En effet, le *consommateur, c'est tout le monde ;* son intérêt est l'intérêt général, l'intérêt du plus grand nombre, l'intérêt des plus pauvres, l'intérêt des producteurs réunis ; tandis que les producteurs se subdivisent en une infinité de classes qui ont des intérêts spéciaux et multiples, souvent différents. Si l'on « privilégie » ceux-ci, on ne peut pas le faire également ; on lèse les uns aux dépens des autres, en même temps que la masse des consommateurs. La liberté peut seule mettre chaque intérêt à sa place, et la seule rémunération à laquelle les diverses branches de la production aient droit est celle qu'elles peuvent puiser dans le tronc de la consommation, où viennent se confondre tous les courants de la vie sociale.

Malgré l'évidence qui apparaît à la simple réflexion, il est à regretter que le fondateur de l'économie politique n'ait pas donné plus de développement à sa proposition, qui lui paraissait sans doute évidente.

827. F. Bastiat s'est plus d'une fois préoccupé de cette lacune et nous a laissé sur ce point de lumineux aperçus. Dans la première page de ses *Sophismes économiques,* il a fort bien fait ressortir l'antagonisme naturel et nécessaire, ajouterons-nous, qu'il y a entre l'intérêt des producteurs et celui des consommateurs.

« Prenons, dit-il, un producteur quel qu'il soit. Quel est son intérêt immédiat? Il consiste en deux choses : 1° que le plus petit nombre possible de personnes se livre au même travail que lui ; 2° que le plus grand nombre possible de personnes recherchent le produit de ce genre de travail ; ce que l'économie politique exprime plus succinctement en ces termes : que l'Offre soit très restreinte et la Demande très étendue (399) ; en d'autres termes encore : concurrence limitée, débouchés illimités. — Quel est l'intérêt immédiat du consommateur? Que l'offre du produit dont il s'agit soit étendue et la demande restreinte. Puisque ces deux intérêts se contredisent, l'un doit nécessairement coïncider avec l'intérêt social ou général, et l'autre lui être antipathique. Mais quel est celui que la législation doit favoriser comme étant l'expression du bien public, si tant est qu'elle doive en favoriser un? Pour le savoir, il suffit de rechercher ce qui arriverait, si les désirs secrets des hommes étaient accomplis. En tant que producteur, il faut bien en convenir, chacun de nous fait des vœux anti-sociaux. Sommes-nous vignerons, nous ne serions pas fâchés qu'il gelât... Som-

[1] Liv. IV, chap. VIII, t. II, p. 463 de notre édition ; 3 vol. in-18, Guillaumin.

mes-nous propriétaires de forges, nous désirons qu'il n'y ait sur le marché d'autre fer que celui que nous y apportons, quel que soit le besoin que le public en ait... » (384.)

Poursuivant cette énumération, Bastiat montre que si les vœux de chaque producteur étaient réalisés, le monde rétrograderait rapidement vers la barbarie; la voile proscrirait la vapeur; la rame proscrirait la voile; la laine exclurait le coton; le coton exclurait la soie, et ainsi de suite jusqu'à la disette de toutes choses, tandis que l'intérêt du consommateur se trouve en parfaite harmonie avec l'intérêt général, ce que réclame le bien-être de l'humanité. Que désire, en effet, le consommateur? Des saisons propices, des inventions fécondes qui réduisent le travail, le temps et la dépense. Il veut la diminution des taxes, la paix des peuples, la liberté des transactions internationales. — Ici une objection est faite. On dit : Mais si de pareils vœux étaient exaucés, l'œuvre du producteur se restreindrait de plus en plus et finirait par s'arrêter faute d'aliment. A quoi on peut répondre que dans cette supposition extrême tous les besoins et tous les désirs imaginables seraient complètement satisfaits; et dans cette hypothèse, la production laborieuse ne serait certes pas regrettable. — Bastiat conclut avec raison que consulter exclusivement l'intérêt immédiat de la production, c'est consulter un intérêt anti-social; que prendre exclusivement pour base l'intérêt immédiat de la consommation, ce serait prendre pour base l'*intérêt général*.

828. Comme ces raisonnements vont droit au cœur du système prohibitif (chap. XXVI), les partisans de celui-ci font tous leurs efforts pour critiquer l'analyse des intérêts divers du producteur et du consommateur. Ils affirment que le producteur et le consommateur ne faisant qu'un, il est abusif de classer les hommes en producteurs et en consommateurs. — Assurément, les économistes n'ont pas la prétention d'établir en principe cette absurdité, que le genre humain est partagé en deux classes distinctes, l'une ne s'occupant que de produire, l'autre que de consommer. Mais il ne s'agit pas de diviser le genre humain, il s'agit de l'étudier sous deux aspects très différents. Toutes les sciences procèdent par des classifications analogues, et il est évident que, relativement à tout produit, à tout service, celui qui crée le produit, qui rend le service, est tout à fait distinct de celui qui se procure le produit ou le service pour les utiliser.

Pour montrer l'utilité ou la légitimité de cette distinction, Bastiat, dans ses *Harmonies économiques* (chap. XI, 2e éd.), montre le producteur et le consommateur en présence dans toutes leurs transactions : d'un côté, le producteur produisant l'offre et, de l'autre, le consommateur effectuant la demande. Or, offre et demande ne sont pas la même chose évidemment!

829. Bastiat donne ensuite du phénomène des progrès de la production une analyse ingénieuse qui montre que le consommateur, ou le public, est, relativement à la perte ou au bénéfice qui affecte d'abord telle ou telle classe de producteurs, ce que la terre est à l'électricité, le grand réservoir commun. Tout en sort et, après quelques détours

plus ou moins longs, après avoir engendré des phénomènes plus ou moins variés, tout y rentre. Les résultats économiques ne font que glisser, pour ainsi dire, sur le producteur pour aboutir au consommateur, de sorte que toutes les grandes questions doivent être étudiées au point de vue du consommateur, si l'on veut en saisir les conséquences générales et permanentes.

830. Enfin, Bastiat tire encore de cette subordination du rôle du producteur, qu'il déduit du principe d'*utilité*, de la considération de *moralité*. — C'est, en effet, au demandeur des produits, au consommateur, qu'incombe la *responsabilité* de l'usage et non au producteur, qui subit l'impulsion; car le producteur n'a pas à se préoccuper de la question de savoir si l'on fera un bon ou un mauvais usage de son vin, de son fer, de son opium. Bastiat fait observer que la religion a parfaitement compris ce côté de la question, quand elle a adressé au grand consommateur, au riche, de sévères avertissements sur son immense responsabilité.

CHAP. XXXV. — LES CONSOMMATIONS PRIVÉES

I. Consommation industrielle ou reproductive, ou de l'emploi des capitaux. — II. Consommation non reproductive. — Principes qui doivent présider au choix des consommations privées. — Consommation à crédit. — III. Conservation et dissipation des capitaux : Prodigalité, — Avarice, — Économie. — IV. Luxe. — V. Consommation des absents; — l'Absentéisme. — VI. Consommation absolument improductive et nuisible des Voleurs; — des Pauvres secourus; — des Oisifs.

§ 1. De la Consommation industrielle ou reproductive, ou de l'emploi des Capitaux.

831. La consommation reproductive n'est autre que l'emploi des capitaux[1] dans la PRODUCTION, dont il a été question dans la première partie de ce Traité.

L'emploi des capitaux est une des opérations les plus importantes pour la société. Leur utilisation constitue l'une des parties les plus délicates de la fonction d'entrepreneur d'industrie, de chef ou gérant d'exploitation petite ou grande, à un titre quelconque. Le rôle du capital est de fournir les *avances* nécessaires à la production, dans les résultats de laquelle il se retrouve sous forme d'autres utilités et d'autres valeurs. — Toutes les questions de consommation de capital sont donc à cet égard des questions

[1] Fait avec discernement. Voy. l'observation de Mac-Culloch (817).